Henri Meylan, mémoires et carnets intimes[1]

Dans mon enfance, je ne faisais que dessiner, mais je ne savais pas si j'avais la vocation, parce que je ne dessinais pas comme Raphaël.

Je suis né dans le Jura vaudois, la Vallée de Joux, à la fin du siècle dernier. J'ai aujourd'hui plus de 80 ans. La source de ma culture remonte à 1826, date de la naissance de mon grand-père. J'ai passé les premières années de ma vie avec lui et ce contact a contribué à la formation de ma philosophie. Mon grand-père avait 14 ans au retour des cendres de Napoléon, événement qui eut une influence considérable à l'époque. Elle donna à mon ancêtre un goût particulier pour l'histoire du 19e siècle. Il collectionnait les armes, les gravures, les documents militaires. J'ai été influencé par cette attitude en adoptant ses idées qui pour moi ont été un point de départ. Au temps de mon enfance, les bourgeois proposaient à leurs descendants un choix de carrières qui pouvait se résumer en trois possibilités : devenir notaire, pasteur ou régent. Mes parents avaient décidé de faire de moi un notaire, carrière pour laquelle j'avais une horreur définitive, même à treize ans. En 1915, j'ai passé les premiers examens qui ont fait de moi un notaire-stagiaire. Peu de temps après, j'ai été mobilisé dans un bataillon de carabiniers. C'était le 31 juillet 1916, alors que se préparait la célébration de la fête nationale que je me suis aperçu subitement que je ne comprenais plus ce que disait le Major. J'étais brusquement devenu sourd. Je n'entendais plus la voix humaine. A la visite médicale, le médecin, sans m'examiner, m'a renvoyé à ma compagnie. J'ai rejoint mes camarades et repris mon service. Dénué d'esprit de révolte j'ai obéi. En réalité j'avais peur de la vie civile qui devenait des plus hostiles pour moi. Pendant les périodes de congé, j'ai travaillé dans une banque, puis dans un bureau d'expert-comptable (ne connaissant rien à la comptabilité). Le plus drôle, c'est que je rédigeais des budgets qui faisaient foi devant les tribunaux. En 1918, je suis entré à l'école des Beaux-Arts de Genève, grâce à l'intervention d'un ami professeur : Eugène Gilliard, qui m'a admis dans son académie. Mon passage à l'Ecole des Beaux-Arts a duré deux ans, deux années durant lesquelles j'ai appris la technique de la « Gomme à gratter », en décoration, ainsi que la perspective. En réalité Eugène Gilliard ne m'a rien appris, que ce qu'il ne fallait pas faire. A ce moment de sa vie il souffrait des yeux et son caractère (car il avait du caractère) en faisait un homme assez violent dont les colères subites, à la moindre contrariété, étaient célèbres. En 1920, à la fin de l'année scolaire, alors que nous préparions l'exposition des travaux exécutés, il fut pris d'une rage qui se termina en attaque. Après avoir arraché toutes mes compositions de la paroi, les avoir déchirées et foulées au pied, il est tombé pour ne plus se relever. Mon temps de formation était terminé, les autres professeurs dont je suivais les cours n'étaient pas de taille à prendre la relève. En 1920 j'ai fait ma première exposition à Lausanne, exposition qui a rencontré un succès imprévisible. Je dois reconnaître que les toiles ont été achetées par des connaissances ou des amis de ma famille.

En 1920, je partais pour l'Espagne. Ce fut une révélation. J'étais loin de mon Jura natal. J'y restai une dizaine de mois. A mon retour, la réadaptation à l'univers suisse a été difficile. Je ne connaissais personne dans le monde des arts. Après quelques mois passés dans ma famille, au Sentier, je suis revenu m'installer à Genève. Bien que n'ayant aucune relation, j'ai fait un travail considérable. En 1922 j'obtenais le prix DIDAY pour ma toile « La danse » et une bourse fédérale à la fin de l'année.

---

[1] Tous textes tirés de l'ouvrage : Henry Meylan, texte et photos de Guy de Belleval. Guy Gessler Editeur – Sion – Editions de la Matze – Collection « Peintres de chez nous ». Diffusion : Office du Livre, Fribourg (Suisse).

Il n'y a ici que les propos de Henri Meylan. La plupart des points de suspension, ceux-ci rendant la lecture moins aisée, ont été supprimés. Quelques rajouts de virgules et ensuite la parole au Maître.

Henri Meylan est né en 1895, il est décédé en 19..

Au début de l'année 23, je partais pour Paris. Je m'y suis marié et faute d'argent, je suis revenu à Genève. A part ma participation au Salon d'Automne (quatre toiles présentées dont une vendue), je n'ai pas retiré d'avantages de ce séjour parisien. Ma surdité m'a empêché de fréquenter les artistes de la Rotonde et d'ailleurs. J'ai pourtant exposé aux « Indépendants » l'année suivante.

En 1927 j'ai exposé à Genève et à Lausanne (Prix Gaspard VALLETTE).

De 1927 à 1939, j'ai beaucoup travaillé, mais sans grande conviction, parce que je restais seul au milieu d'une société qui m'ignorait. Et pourtant j'ai fait partie de tous les groupements d'artistes sans réussir à m'insérer, personne ne se donnant la peine de m'informer de ce qui se disait. Personne, en réalité, ne m'a jamais aidé à dégager ma personnalité. Je suis resté seul dans un monde désert.

Les années 36 à 39 ont certainement été les plus difficiles pour moi. En 1939, j'étais vraiment au creux de la vague, n'ayant pas plus l'espoir de faire vivre ma famille que celui de trouver mon accomplissement. C'est pourquoi j'ai répondu favorablement à l'invitation de mon ami le colonel MOULIN, commandant du deuxième régiment. A la visite médicale à laquelle j'ai été convié, on ne m'adressa pas la parole. On se contenta de m'ausculter les poumons et les reins et de me déclarer « Bon pour le service complémentaire ». Incorporé en juin, au moment de la défaite française, je suis resté dans l'armée jusqu'en 1945. C'est ainsi que je suis devenu peintre militaire. Je n'ai pas illustré le règlement, mais vivant au milieu de la troupe, j'ai pu saisir ce qui me paraissait répondre au sentiment que j'avais de l'homme. J'ai réalisé ainsi une grande quantité d'aquarelles, de dessins et d'huiles, œuvres que j'ai données au Musée Militaire de Morges. Ce n'est que lorsque le colonel Bovay a pris la direction du musée, qu'une exposition a été organisée, hélas trop tard (malgré des ventes assez importantes). Une telle exposition ne correspondait plus au goût du temps. C'est au moment de l'armistice entre l'Allemagne et les Alliés que j'ai dû réenvisager mon retour à la vie civile. Ce ne fut pas facile, car je ne voulais pas retrouver les difficultés antérieures. J'ai rompu toutes relations avec les milieux que je connaissais auparavant. Je décidai de poursuive seul ma carrière. J'ai fait un certain nombre d'expositions personnelles en Suisse romande. J'ai compris trop tard que j'avais eu tort de ne pas exposer mon œuvre militaire en Suisse allemande. Ma première exposition militaire à Yverdon, en 1940, a été ouverte par le Général Guisan.

En raison de ma solitude, résultant de ma surdité, j'ai été obligé de vivre en retrait, ne pouvant prétendre à rien. J'ai détruit beaucoup de toiles au cours de crises de dépression. Telle est dans ses grandes lignes, l'histoire de ma vie, partant, celle de ma peinture.

Parce que je suis sourd, et parce que je suis esclave de mes yeux, je suis un visuel. Je suis sensible à toutes les impressions visuelles. C'est pour cela, sans doute, que je me suis exprimé en peinture avec des styles si différents.

Je me souviens que ce n'est qu'en 1920 que j'ai véritablement pris contact avec la peinture française. A une exposition des Impressionnistes, j'ai découvert Renoir.

Un soir, à Valence, juste en sortant d'une auberge, je vois un type qui m'observe avec insistance. Je ne comprends évidemment pas pourquoi. Je prends le chemin de la maison où j'habite, sans être trop rassuré. Je n'ai pas fait 50 mètres que je sens deux mains qui s'abattent sur mon épaule. Je me retourne. Il y a quatre policiers. Inutile de préciser, je pense, que je ne parle pas espagnol. L'homme qui m'avait dévisagé au sortir de l'auberge s'approche. Il parle vite et fort. Je lui réponds que je ne le comprends pas et je me garde bien d'avouer que je suis sourd de peur d'aggraver mon cas. Il se met en colère et cette fois s'adresse à moi en français. Il me menace des pires choses, et après m'avoir fait encadrer par ses policiers, me conduit

sans ménagement à la Capitainerie Générale. Arrivé là, on m'introduit dans une pièce vide et l'on commença à me cuisiner. Le civil veut absolument me trouver coupable. Il faut dire, pour comprendre l'histoire, que la conjuration qui avait abouti à l'assassinat de Dato, avait pris naissance dans l'auberge où j'avais l'habitude de me rendre. Et puis les conjurés parlaient français. On me pose des questions plus idiotes les unes que les autres. Bien sûr, je ne sais que répondre. On me demande de justifier ma présence à Valence et quand j'affirme être peintre, c'est tout juste si l'on n'éclate pas de rire. Pour les policiers il est impensable que l'on vienne dans cette ville pour faire de la peinture. L'interrogatoire est interminable. Je suis au bord de l'épuisement. Enfin on m'abandonne dans une autre pièce où je reste un peu hébété un temps incalculable. Puis un nouveau fonctionnaire de police entre. Celui-là est plutôt courtois. Il me fait comprendre par gestes qu'il a voulu visiter ma chambre, mais que n'ayant pas la clé, il n'a pu entrer. On me conduit, sous bonne escorte, à mon logement. Tous les locataires plus le propriétaire sont là. On me dévisage avec consternation. Dans la chambre, les policiers mettent tout à sac. Ils opèrent une fouille complète. Cela dure plusieurs heures. On ne trouve rien de compromettant et mes dessins démontrent que j'ai dit vrai en prétendant être peintre. Sans que je sache trop pourquoi, le civil, quoique fort en colère, s'excuse. On me laisse seul. Je n'entendrai plus parler de rien. Mais ce qui est intéressant, c'est que du jour au lendemain je deviens une célébrité dans la pension. Tout le monde veut voir ma peinture et je dois maintes fois raconter devant une assemblée attentive l'histoire de mon arrestation ainsi que celle de ma vie. C'est curieux, mais très vite je me rends compte que l'empressement qu'ils me témoignent serait sans doute le même si j'étais véritablement coupable.

A Paris, j'ai d'abord passé trois semaines à découvrir la ville. Et puis je suis allé aux Folies Bergères. Quand un étranger ou un provincial débarque dans la capitale française, c'est d'abord aux Folies Bergères qu'il va. Au début, je sortais beaucoup. Je voulais tout voir et j'étais un peu grisé de cette découverte. Paris a été un très heureux séjour pour moi, lourd de conséquences. C'est là que j'ai trouvé, par hasard, dans un café, celle qui allait devenir ma femme. Très vite nous nous sommes fiancés. C'est à Paris aussi que nous nous sommes mariés. Je suis resté dix mois dans cette grande ville pleine de promesse. Puis la vie est devenue très difficile pour tout le monde : la période de la grande crise. Pour un artiste comme moi, avec mon infirmité, la vie n'était plus possible là. Alors, avec ma femme, je suis revenu à Genève.

Je me souviens qu'une des dernières choses que j'ai entendues, c'est l'éclatement d'une grenade dans un exercice que l'on faisait. Je me souviens aussi d'avoir entendu le canon de Verdun quand j'étais à la frontière à Bâle. C'et probablement la dernière chose que j'ai entendue entièrement. Ça a fait un roulement sourd, lugubre, comme « le chant des partisans ».

Quelle saison magnifique. La chance me poursuit. Et moi qui croyais qu'il pleuvait beaucoup en Bretagne. A mon lever je bricole un peu en attendant de me rendre du côté du môle pour reprendre ma peinture. En ordonnant mon oisiveté momentanée, j'aperçois tout d'un coup l'heureux déploiement de couleurs sur le lit, la couverture (jaune et rose) mon pyjama étalé (gris à rayures), la chaise sur laquelle mon maillot est gris. J'en fais immédiatement un dessin coloré. L'effet est saisissant.

Puis l'heure arrivée, je prends mon barda et me lance du côté du port. Heureusement, ce n'est pas loin. Dès mon installation je saisis immédiatement ce qui me préoccupe : toits transformés. J'y travaille avec entrain jusqu'au moment où le soleil tourne. Retour à la chambre où je m'occupe à diverses petites choses en attendant le déjeuner.

En ce samedi je me demande ce que je vais faire. Irais-je sur le port ? Je crains la présence des gens oisifs. Peindrais-je des fleurs ? Mais les vases sont quelconques. Ferais-je un petit paysage des environs ? En attendant de me décider, je lis, étendu sur mon lit. Ce matin j'ai ébauché un dessin : les maisons derrière l'hôtel avec un groupe de vaches.

Je dessine exactement un paysage : les maisons, les proportions. Je les repasse au pinceau avec le même soin. Je colore les surfaces. Il en résulte quelque chose de très heureux. Je commence à saisir le rythme et j'exprime ce que je ressens. Je le fais d'une manière spontanée. Cela me permettra de concilier à la fois ma vision et l'image que je me fais de cette vision une fois séparée de l'objet. Ce besoin que j'éprouve de me corriger pour arriver à fixer d'une manière plus vraie ce que j'ai vu, est une excellente chose. Depuis que je travaille en Bretagne, j'éprouve à la fois le sentiment et le désir de recréer ce que je peins d'après nature. Il me semble ainsi que je ferai des œuvres beaucoup plus accomplies. La journée est finie. La semaine est finie. Bientôt un mois que je suis ici. Le temps passe rapidement.

Mardi.

Depuis huit jours les vents ont pris une singulière intensité. Les feuilles ont la couleur et le volume de l'été. Ai erré à travers les chemins au hasard, entre les murs de pierre sèche comme à La Vallée.

Quarante ans de vie passée à Genève. Quarante ans pendant lesquels je suis resté sans contact humain. Pourquoi ? Mon développement a été stoppé, et à la place de la libre expression de mes facultés, j'ai passé mon temps à me faire du souci, sans espoir de libération. Or la vérité est que dès que je suis devenu sourd, j'ai été considéré comme un incapable complet dont il fallait se méfier de crainte qu'il ne tombe à la charge des autres. Cela est vrai pour mes débuts comme pour la suite. Mon infirmité m'a laissé à l'écart de tout malgré mes efforts pour sortir de mon isolement.

Jeudi.

Levé à six heures. Je suis allé sans trop me presser malgré la température assez froide. Je suis allé jusqu'à Le Bor. Les genêts sont d'un beau jaune d'or. Les arbres sont devenus très touffus. On aperçoit dans les champs les premiers coquelicots.

La route sinueuse sillonne un pays tout en creux. L'horizon n'est jamais lointain. On traverse des villages qui peu à peu s'animent. En passant, j'essaie de voir les églises.

A mesure que la matinée s'avance, les gens deviennent plus nombreux. Les femmes sont déjà en costumes.

Je ne connaissais pas la Bretagne, mais dans ce coin de terre et d'océan tout m'attirait. J'espérais m'y retrouver dans le même état, avec les mêmes élans, que durant mon séjour à Valence. Je voulais me laisser aller au bonheur de peindre. La nature du pays me plaisait et pour la première fois je n'avais pas peur de vivre seul.

Aujourd'hui, je suis détaché, dans l'antichambre de l'exclusion. Je n'ai donc plus rien à cacher, bien que je n'aie aucune assurance, aucune certitude. Je sais que je suis doué, mais n'ai jamais pu m'imposer. Je n'ai pas pu travailler pour réaliser ma personnalité, car j'ai dû toujours travailler pour les autres. Un minimum d'argent m'aurait permis de réfléchir et de m'accomplir. La seule certitude c'est celle-ci : croire, quand même je ne peux plus croire. Tout vient de mon incapacité à communiquer avec mes semblables. Je n'ai jamais pu parler à quiconque avec passion. Seul le pasteur Denis Mermod de la Communauté des sourds m'a

permis cet échange passionné que je n'ai jamais connu auparavant. J'ai ce besoin humain essentiel de pouvoir dire des choses non-conformes.

Je trouve une communion profonde avec les prophètes, avec Job en particulier et avec l'apôtre Paul. Manque de communication et difficulté d'un langage, voilà ce qui me définit. J'ai l'impression de ne pas pouvoir me servir du langage. J'ai une intelligence spatiale et non cérébrale. J'ai l'impression de comprendre par le plexus solaire. Je comprends les choses par chocs, ensuite je ne trouve pas les mots pour dire ce que j'ai ressenti.

Je voudrais que Jésus-Christ soit pour moi ce qu'il est pour ceux qui entendent. Le Christ a dit : je ne suis pas de ce monde. Alors c'est ce qui me rassure, car le spectacle du monde n'est pas réconfortant. J'ai une compréhension de Dieu qui est en verticale dans l'horizontale de notre monde bouché. Ce qui m'a manqué, c'est la foi dans le présent et l'avenir, et non pas dans le passé. Je reconnais que je n'ai jamais basculé. Je m'aperçois que j'ai toujours été soutenu. Mais je ne peux pas appliquer cette constatation sous forme d'espérance pour l'avenir. Si j'étais tombé, cela aurait été définitif.

Chez ma femme, je sens une admiration à mon égard. Car elle a assisté à mon combat avec l'ange. Ma femme n'est pas comme les autres. Nous formons un couple parfait. Ma faiblesse, c'est de ne pouvoir me confier spontanément aux autres. Le courage est parfois une des formes de la lâcheté. Tout au long de ma vie, c'est l'ignorance qui m'a paralysé. Il y a des gens conscients de ce qu'ils savent et d'autres de ce qu'ils ne savent pas.

Je suis extraordinairement direct et je suis souvent paralysé par l'incapacité des autres. Toujours le manque de communication. J'ai toujours l'impression de ne pas être dans le coup. Ce qui m'importe, c'est la sincérité dans la conscience de soi-même.

Le simple fait de ne pas chercher contact avec quelqu'un parce qu'il est sourd, c'est une forme de mépris. Beaucoup de gens sont complètement paralysés par le simple fait qu'on leur dit qu'on n'entend pas. Ils ne peuvent plus parler. Suivant les gens, la différence d'accueil est considérable.

Je ne peux pas supporter la solitude. Je sais qu'il en est de même chez tous les sourds. C'est pour moi une véritable désintégration de ma personnalité. Garder mon intégrité, c'est l'essentiel. La solitude me détruit.

En France, en Espagne, tout est harmonie. Dès que l'on s'éloigne de l'Atlantique, l'atmosphère change, devient plus crue, plus violente. En Suisse, au jour de l'été, vous avez des bleus et des verts, rien que des bleus et des verts qui sont loin d'avoir une intensité picturale.

En Suisse je ne suis pas chez moi. Quand je suis devenu sourd, il y a eu une rupture absolue avec mon passé, mon pays et tout. Depuis je me sens étranger ici. Cela vient peut-être du fait que les Suisses s'expriment avec une certaine difficulté. Ils ont de la peine à s'extérioriser. La communication s'établit difficilement.